
Une relation particulière

Abdelbaki Hermassi

Entre la Tunisie et les juifs tunisiens, il y a une relation très particulière qui fait qu'on ne finit pas de s'interroger. Comment se fait-il que, dans ce siècle où les tragédies humaines ont bouleversé les rapports entre communautés, la Tunisie a su garder un cœur relativement indemne des ravages de l'intolérance, un esprit naturellement réfractaire aux instincts de cruauté?

Il serait trop long de remonter ici tout le fil de notre histoire, mais il semble que la rencontre sur notre terre de la culture arabe et de l'identité juive ait produit un univers d'affinités et d'appartenances dont il est difficile de retrouver ailleurs un exemple aussi réussi. Cette exemplarité, chacun de nous en est conscient et convaincu, et, ni la colonisation, ni ensuite la décolonisation, n'ont réussi vraiment à l'entamer. Que l'on soit juif ou arabe, et malgré les vicissitudes de l'histoire, on a toujours éprouvé le miracle de cet équilibre avec un sentiment de fierté, mêlé d'un sentiment d'angoisse devant l'imprévisibilité toujours possible du destin.

Mais Dieu soit loué, il apparaît justement que notre destin, à nous Tunisiens, ait été précisément de conjurer l'aveuglement du destin. La communauté juive a toujours débordé d'un attachement indéfectible pour sa terre natale, malgré la diaspora; et de son côté, le peuple tunisien n'a jamais caché sa nostalgie pour une époque où juifs et musulmans avaient trouvé, ensemble, les secrets d'un art de vivre que les différences confessionnelles avaient non pas affaibli, mais au contraire enrichi. Il y a là un exemple unique de conjonction entre une philosophie tolérante de l'existence et un orgueil farouche de sa propre foi, où chacun parvient à exprimer sa bienveillance sans rien sacrifier de son originalité.

La Tunisie, et cela peut nous paraître paradoxal si l'on considère les penchants extrémistes de notre époque, la Tunisie a su se préserver des excès purificateurs et des violences incontrôlées du nationalisme. Il n'est pas exagéré de dire qu'il y a une aptitude propre au génie tunisien à se préserver du fanatisme de part et d'autre, un sens de la mesure, de la lucidité et de la raison. Les haines raciales et ethniques nous semblent, il faut le dire, incompatibles avec notre nature profonde et, devant la fureur contemporaine d'autres peuples, c'est un peu comme si on avait continué à se parler silencieusement, pourvu qu'un accord tacite entre nous puisse se perpétuer contre la victoire de l'irréparable et de l'inhumain.

Pour qui désire comprendre notre art de la coexistence, la donnée la plus évidente c'est d'abord et en premier lieu l'enracinement profond des communautés juives dans la structure et la culture locale.

Cet enracinement, les intellectuels juifs tunisiens l'ont parfaitement exprimé. Ils ont eu l'insigne mérite d'avoir laissé déposer en eux les particularités locales dont ils ont discerné la valeur et auxquelles ils ont consacré de brillants travaux. Il s'en dégage des connotations subtiles dont l'empreinte indicible tient à l'environnement où ils sont nés en même temps qu'à l'universalité de leur religion.

Est-ce par hasard dans ces conditions que le livre que Lucette Valensi et Abraham Udovitch ont consacré à l'une de ces communautés, celle de Djerba, porte ce titre combien révélateur des "derniers juifs arabes"? Par quelle obstination de leur mémoire ces juifs ont-ils conservé leur identité locale, et se sont-ils fait en quelque sorte, les apôtres de l'arabité tout en rehaussant la force de leur judéité?

Mais à côté de ce sens aigü du génie local de leurs traditions, réduit dans l'espace, mais immense dans le temps qui s'étend au passé le plus reculé, les juifs tunisiens ont apporté à la modernisation de la Tunisie une contribution originale et authentique, dans des domaines aussi variés que l'économie, la culture, le droit, les mœurs. Pour ne citer que quelques noms, rappelons celui du premier cinéaste tunisien Shémama Chikly qui, au moment où les frères Lumière réalisaient leurs premières expériences sur la photo et le cinématographe, lui, menait les siennes dans sa chambre noire à Tunis et échangeait avec eux, par correspondance, les résultats auxquels il aboutissait. Son propre travail a débouché déjà en 1924 sur la réalisation du premier long métrage tunisien "Aïn El Ghazal".

Qui dans le domaine musical peut ignorer le rôle joué par la diva tunisienne Habiba Msika dans l'évolution de la chanson et de la culture musicale. Habiba Msika a conquis par sa voix et son charisme les Tunisiens de toutes les confessions qui assistaient à ses concerts et ses opérettes avec ferveur et plaisir. Artiste polyvalente et actrice de talent, elle s'exprimait en arabe littéraire comme en arabe dialectal. Elle faisait l'unanimité autour d'elle, non seulement celle du peuple mais celle des intellectuels et des artistes, les zeitouniens comme les sadikiens.

Ces deux figures prestigieuses ne nous reviennent en mémoire que pour nous interpeller et nous dire tout ce qui reste à faire pour écrire l'histoire de la contribution juive tunisienne au mouvement de libération nationale, son effort intellectuel et politique considérable pour soutenir ce mouvement.

Rappelons, simplement, que l'un des co-auteurs du fameux traité de Abdelaziz Thaâlbî "L'esprit libéral du Coran" n'est autre que César Ben Attar et que ce programme d'Ijtihad religieux, de modernisation des mœurs et d'émancipation des femmes reposait sur une véritable alliance judéo-musulmane, cette alliance qui s'est particulièrement distinguée dans le combat mené par la presse et par les journalistes des décennies durant.

Certes, on sait que le vaisseau de l'histoire perd toujours quelque chose en avançant (selon la formule de Herder) et la décolonisation, en ayant donné une patrie plus digne et plus libre aux Tunisiens qui étaient trop longtemps privés de citoyenneté, a imposé à d'autres Tunisiens la nécessité d'un choix dramatique entre la séparation et l'assimilation, l'exil ou la fixation. Par-là même s'est trouvée atteinte cette alchimie culturelle d'entente séculaire et de coexistence quotidienne que les conflits avec la métropole avaient bouleversé.

A un autre degré, il y eut aussi les effets pervers du conflit israélo-arabe, qui ont assombri l'humeur de nos peuples et ont entraîné un repli réciproque des âmes dans le sein de leurs communautés respectives.

Mais si les liens se relâchèrent, ils ne furent jamais rompus, et nous pouvons dire aujourd'hui que la bienveillance et l'amitié sont en passe de reprendre tous leurs droits, si, comme je le pense, il est permis d'augurer aujourd'hui que ce drame historique n'est peut-être pas loin de toucher à sa fin.

L'expérience du socialisme tel qu'on l'a pratiqué en Tunisie ne fut pas non plus pour arranger les choses, et il ruina l'esprit d'entreprise et de négoce où les vertus industrielles des Tunisiens, juifs et arabes, auraient dû s'épanouir de concert.

Mais, de quelque peine que nous ayons été atteints, de quelques blessures que nous ayons souffert, il y a une proximité d'être, une sensibilité commune, une vision de l'existence, une mémoire intérieure, un souvenir d'art de vivre, une horreur intime de la violence et de l'intolérance que nous n'avons jamais laissés s'étouffer en nous ni s'éteindre.

C'est que la communauté juive tunisienne, déjà estimée par la majorité, a toujours été en mesure de compter sur la sollicitude des dirigeants tunisiens. Ce fut le cas hier de Moncef Bey qui, comme Mohamed V a eu le courage de s'opposer aux lois infâmes du régime de Vichy, mais dont l'opposition fut d'autant plus méritoire que la soldatesque allemande était sur le sol tunisien et tenait le pays. Ce fut également le discernement politique de Habib Bourguiba qui sut choisir

le camp des Alliés — même sous tutelle coloniale — plutôt que le totalitarisme des puissances de l'Axe dont il avait compris les dangers monstrueux. C'est aujourd'hui le cas du Président Ben Ali dont la philosophie illustre la continuité de cet héritage et en renouvelle l'esprit, par le choix d'une politique démocratique et d'une volonté de réhabilitation de toutes les composantes de la société tunisienne, dont le rayonnement tient précisément à cette sagesse positive à laquelle le 7 novembre donne un nouveau fondement. Dans sa déclaration inaugurale du changement, le Président déclare en effet: *«Notre peuple a atteint un tel niveau de responsabilité et de maturité que tous ses éléments et ses composantes sont à même d'apporter leur contribution constructive à la gestion de ses affaires, conformément à l'idée républicaine qui confère aux institutions toute leur plénitude et garantit les conditions d'une démocratie responsable»*.

Hier, la communauté juive se sentait accueillie grâce aux affinités tissées par l'histoire et l'anthropologie. Aujourd'hui, de surcroît après le changement survenu en Tunisie le 7 novembre 1993, un élan nouveau se dessine, un humanisme tunisien s'accomplit; l'ancienne vertu de tolérance est rattrapée par la jeune âme de notre démocratie tandis que la timidité de la tradition est surmontée par les audaces des nouvelles forces d'ouverture et de modernité.

Notre réunion d'aujourd'hui en est une illustration car elle est la première en son genre. Elle est la preuve que l'histoire n'est pas la logique d'un déterminisme fait de ressentiment, de ruptures et de fatalités, mais le fruit de notre liberté et de notre intelligence. Il n'a dépendu que de nous qu'elle ait eu lieu, et, en rendant hommage à cette partie indéfectible d'elle-même qu'est sa culture juive, la Tunisie franchit un seuil supplémentaire de souveraineté intellectuelle, de tolérance religieuse, d'hospitalité humaine, de convivialité culturelle.

Le regard de son intelligentsia juive sur elle n'est pas celui de l'étranger, un peu teinté de curiosité, d'indifférence ou de mépris que l'on perçoit encore parfois chez l'Occidental. Il est son propre regard, celui d'une facette de sa propre vie qui, en s'exprimant, retrouve pleinement le chemin de sa vocation et de son itinéraire de civilisation.

La jeunesse tunisienne actuelle, formée dans la période post-coloniale moins confrontée qu'autrefois aux valeurs cosmopolitaines, n'a pas assez eu l'occasion d'exercer son esprit aux rencontres d'expériences culturelles multiples et d'y apprendre cette combinaison de façons d'être que nous avons connue. Tâchons de lui restituer cette dimension exemplaire d'ouverture et de diversité dont nous avons nous-mêmes été pétris.

Et, à y bien réfléchir, quelle que soit la difficulté de cette tâche pédagogique, nous n'avons pas le choix de nous y soustraire. La montée de nouvelles formes de racismes et d'intégrisme liées aux dérèglements de plus en plus inhumains de la puissance d'un côté, et de la misère de

l'autre, nous exhortent non seulement à refuser catégoriquement d'y consentir, mais à refaire de la Tunisie cette terre de philosophie et de raison où chacun éprouve, avec plus de conviction et de réalité qu'ailleurs, combien la concorde entre communautés diverses n'est pas une utopie.

En France, nos immigrés, malgré leur longue présence sur le sol français, souffrent encore cette injustice de ne pas être considérés ni traités avec les mêmes égards nationaux que les citoyens français. En Tunisie, montrons un exemple contraire. Sachons redonner aux juifs de notre pays, malgré l'éloignement et les circonstances, le sentiment inverse qu'ils sont restés nos compatriotes à part entière et que, ne les ayant jamais oubliés, la Tunisie sait leur procurer la conviction intime qu'ils ne l'ont jamais quittée.

Ainsi, la Tunisie ne sera pas simplement pour eux une image du passé, mais un tableau de l'avenir et le visage de notre destin commun.

Abdelbaki Hermassi est sociologue et Ambassadeur de Tunisie auprès de l'UNESCO depuis 1992.